

24 AVR 1925

RÉGINA AUBERT PALAI
155 Rue de Valenciennes



Les Films
Historiques

Exclusivité pour Paris, Seine et Seine-et-Oise
Marcel VANDAL & Charles DELAC

présentent

Le Miracle des Loups

LE MIRACLE DES LOUPS

(CHRONIQUE DU TEMPS DE LOUIS XI)

GRAND FILM FRANÇAIS

D'APRÈS LE ROMAN DE M. H. DUPUY-MAZUEL

ADAPTATION DE M. A. P. ANTOINE

Direction artistique et mise en scène de M. RAYMOND BERNARD

Musique de M. HENRI RABAUD, de l'Institut

Costumes dessinés par JOB Décors de R. MALLET-STEVENS
réalisés par MUELLE-ROSSIGNOL réalisés par Jean PERRIER

Assistant : M. Jean HÉMAR

Chefs Opérateurs : MM. FORSTER & BUJARD - Second : M. R. BATTON

Chef du service photographique : M. E. BRISSY

Président du Comité d'Histoire :

Contrôle Historique :

M. Camille JULLIAN, de l'Académie Française MM. Camille VERGNIOL & C. CALVET
Professeur au Collège de France Agrégés d'Histoire, Professeurs de l'Université de Paris

INTERPRÉTÉ PAR

M. VANNI-MARCOUX

CHARLES LE TÊMÉRAIRE

M. CHARLES DULLIN

LOUIS XI

M. ARMAND BERNARD

BISCHE

M. GASTON MODOT

LE SIRE DE CHATEAUNEUF

M. PHILIPPE HERIAT

TRISTAN L'ERMITE

M. MAUPAIN

FOUQUET

M. MAILLY

PHILIPPE LE BON

avec

M^{me} YVONNE SERGYL

JEANNE FOUQUET

et

M. ROMUALD JOUBE

ROBERT COTTEREAU



LE MIRACLE DES LOUPS

PROLOGUE

En ce temps-là (1461), la France qui sortait de la Guerre de Cent ans était en proie aux loups et à quelques seigneurs féodaux dont les convoitises et l'ambition créaient un état de guerre continuelle et dont les bandes armées se livraient aux pires exactions.

Le plus riche, le plus puissant d'entre eux, était Philippe le Bon, Duc de Bourgogne.

Après avoir été l'allié des Anglais, il s'était réconcilié avec le Roi de France, Charles VII, mais il caressait toujours l'espoir de jouer un rôle prépondérant dans la direction du pays.

Son fils, le Comte de Charolais, futur Charles le Téméraire, prince magnifique et violent, possédait plus d'ambition encore.

Ils se croyaient l'un et l'autre, d'autant plus sûrs de dominer la France que Philippe le Bon avait recueilli en ses Etats son neveu, l'héritier du trône, le Dauphin Louis, exilé par son père. Le futur Louis XI, d'esprit subtil et de goûts simples, à l'opposé de son cousin Charles, se plaisait en la société des petites gens. Sous son apparence chétive, il cachait une âme ardente et nourrissait un grand amour pour la France dont il rêvait de constituer l'unité.

Or, il advint à cette époque que les aspirations de cette France divisée, mais assoiffée de bonheur, se trouvèrent incarnées en deux êtres jeunes que l'amour avait rapprochés : Jeanne Fouquet, fille de Maître Fouquet, orfèvre, filleule du Dauphin, et Messire Robert Cottereau, porte-bannière de Bourgogne, frère de lait de Charles le Téméraire.

Et ce jour du mois d'août 1461, à Paris, Jeanne jugeant le moment favorable faisait savoir à Robert qu'il pouvait aller demander sa main à son père. Le jeune homme s'exécutait aussitôt, mais l'orfèvre

lui répondait que, seul, Monseigneur Louis de France pouvait disposer de sa filleule. Jeanne rassurait son amoureux un peu inquiet en lui disant que son parrain ne savait rien lui refuser et que d'ici peu elle rapporterait de Genappe où elle partait le voir avec Maître Fouquet, une bonne nouvelle.

Hélas, ce beau rêve devait être brisé pour longtemps par les graves événements qui se préparaient.

Et c'est ce qui fera l'objet de la présente chronique.

PREMIÈRE PARTIE

Quelques jours plus tard, Jeanne est auprès du Dauphin. Celui-ci, après avoir écouté sa requête, répond tout d'abord qu'il lui déplaît que Robert Cottereau soit l'ami de Charles le Téméraire, puis, songeant à l'aide que le jeune homme pourrait lui apporter dans l'avenir, il demande à réfléchir, quand, soudain, Tristan l'Ermite, Prévost des Maréchaux de France, couvert de poussière, entre dans la salle et annonce la mort du roi Charles VII.



Bataille de Montlhéry. - Louis XI et la Chevalerie française

Le Téméraire qui, en apprenant la grande nouvelle, s'est précipité vers Genappe, arrive presque aussitôt pour saluer son nouveau souverain.

Il est accompagné du Sire de Châteauneuf, personnage ambitieux et sans scrupules.

Châteauneuf aperçoit Jeanne qui s'apprête à repartir pour Paris avec son père. Il se précipite, car il en est épris depuis longtemps, et l'aide à monter sur sa mule.

Charles le Téméraire, familier, les bras ouverts, se présente devant Louis XI, mais le Roi, le fixant de ses yeux graves, lui tend sa main à baiser, le forçant ainsi à un hommage inattendu.

La rage au cœur, l'héritier de Bourgogne se courbe; mais, en sortant, il dit à ses compagnons : « Nous nous sommes trompés, Louis sera plus dangereux encore que son père. » Dès cette minute, on sent que la lutte a commencé entre les deux hommes.

Après son couronnement, Louis XI s'est mis sans retard à la besogne, sapant les privilèges du parlement, de la noblesse et du clergé; cependant que le Téméraire, recueillant chez lui les mécontents, conspire

déjà contre son souverain, tout en cherchant à se concilier le peuple par des réjouissances et des distributions de vin.

Ce soir-là, le Duc de Bourgogne doit offrir au Roi la représentation d'un vieux « mystère » du XIII^e siècle : *Le Jeu d'Adam*, sous sa fameuse tente de velours noir.

Le Sire de Châteauneuf rappelle Jeanne Fouquet à Charles le Téméraire : « Si vous me la donniez pour femme, elle serait pour vous un précieux gage, Monseigneur, car le Roi la chérit comme sa fille. » — « Fais donc en sorte, répond le Comte, de la conduire auprès de moi tout à l'heure. »

Pendant la représentation, Jeanne, qui a trouvé le moyen de rejoindre Robert Cottereau à qui elle exprime ses craintes, est abordée par le Sire de Châteauneuf venu la chercher pour la conduire auprès de son maître, cependant que Robert est envoyé exécuter un ordre.



Jeanne entre dans le cabinet de velours de Charles le Téméraire où elle croyait retrouver le Roi. Charles la reçoit avec une feinte courtoisie; puis, soudain, la pousse dans les bras de son favori. La jeune fille en se débattant fait rouler sur le sol la couronne de Bourgogne posée sur un coussin.

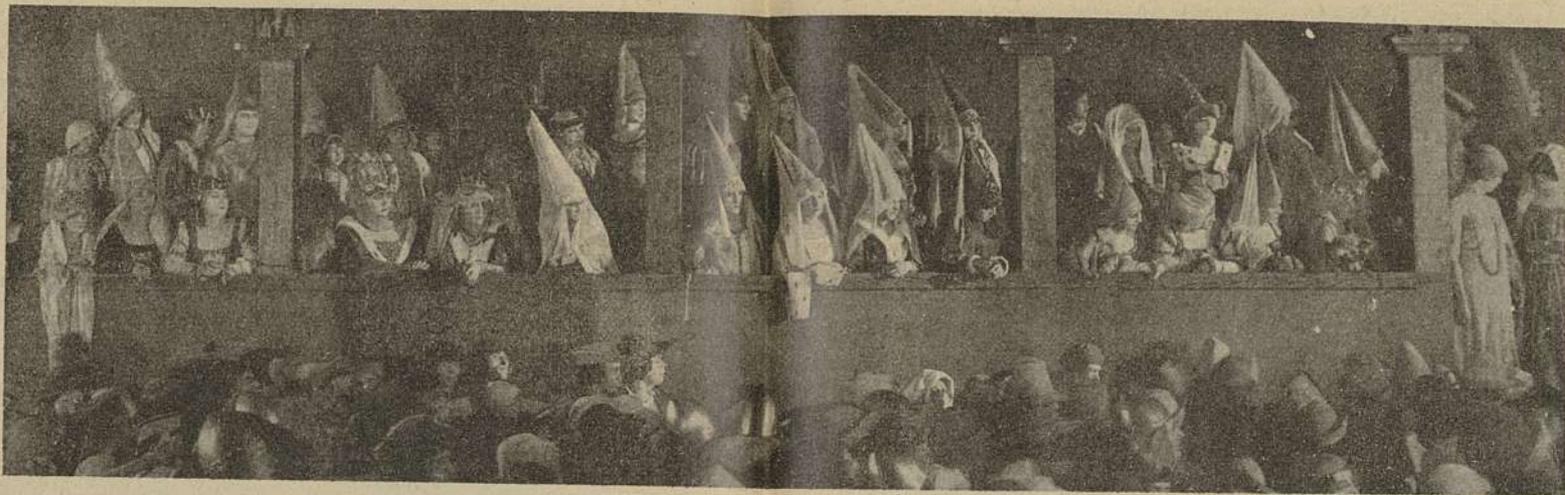
Mais Louis XI paraît, bientôt suivi de Tristan et de nombreux seigneurs.

Il jette un regard terrible à Châteauneuf; puis, avisant la couronne tombée sur le tapis, il a un imperceptible sourire. Il la ramasse, la contemple et soudain s'écrie en riant : « Par Notre-Dame, elle est cassée ! » Puis il se retire dignement avec sa filleule à son bras.

L'insulte a été publique. Le Téméraire, hors de lui, réunit les gentilshommes de sa suite et tous, l'épée haute, jurent de venger l'honneur de la maison de Bourgogne.

Robert Cottereau hésite une seconde. Tous ses jolis espoirs s'écroulent. Mais le devoir l'emporte; il jure avec les autres de rester fidèle à son maître.

Les Princes quittent Paris la nuit même. La guerre est inévitable. Robert va faire ses adieux à Jeanne qui tente en vain de le retenir. Il fuit comme un fou et rejoint l'armée bourguignonne, pendant que le pont-levis de la porte de Paris se relève lentement.



La Tribune des Dames pendant la Représentation du « Mystère ».

Un premier fossé s'est creusé entre les amants.

Presque aussitôt, fomentés par les intrigues du Téméraire, des soulèvements ont lieu en plusieurs endroits du pays; enfin jetant le masque, l'héritier de Bourgogne s'avance à la tête d'une forte armée vers Paris. Le Roi qui revenait de châtier les rebelles du Midi, se heurte aux forces du Téméraire à Monthléry.

Bataille confuse durant laquelle les archers français mirent en déroute une aile bourguignonne commandée par le Sire de Saint-Pol et composée d'hommes d'armes mal équipés, la plupart sans armures; cependant que, de l'autre côté, Charles le Téméraire avec ses chevaliers enfonçait l'aile gauche française où se trouvait le Comte du Maine.

Le bruit de sa mort ayant couru et la panique se mettant dans ses troupes, Louis XI enleva son casque pour se faire reconnaître et ramena ses gens au combat. Le Téméraire, s'étant aventuré trop loin, se trouva brusquement isolé. Comme il revenait sur ses pas, il fut assailli par des hommes d'armes français et jeté bas de son cheval. Il aurait infailliblement péri, si Robert Cotteureau, se battant avec furie pour dégager son maître, ne lui avait fait un rempart de son corps.

Celui-ci, ému, l'arma sur le champ Chevalier, créant ainsi entre lui et son frère de lait de nouveaux liens de reconnaissance et d'amitié.

Cette bataille indécise sauva néanmoins Paris, mais le Traité de Conflans qui suivit ne fut, hélas! qu'une trêve.

Jeanne et Robert qui avaient pu espérer un moment être réunis se trouvèrent à nouveau séparés.

DEUXIÈME PARTIE

Ils le furent pendant longtemps, car Charles le Téméraire, devenu Duc de Bourgogne après la mort de son père, se trouvait obligé de guerroyer sans cesse contre ses sujets, que sa violence et son âpreté acculaient à la révolte. Dinant, Liège, Bruges connurent tour à tour son implacable cruauté.

Ayant rassemblé son armée du côté de Péronne, il s'appretait à reprendre la lutte contre Louis XI. Le Roi, qui n'aimait point la guerre et avait en son cœur grande pitié pour le pauvre peuple, fit demander une entrevue à son cousin de Bourgogne.

Le Téméraire accepta et signa un sauf-conduit que Robert Cotteureau fut chargé de porter au Roi.

Robert arriva au château des Tournelles au moment où se trouvaient près de Louis XI Jeanne Fouquet et son père, que le souverain a mandé pour lui confier une mission.

Les jeunes gens sont émus, mais ne se parlent pas. Louis qui voit leur souffrance tente de gagner Robert à sa cause, mais en vain. Le Roi ordonne alors à Fouquet de s'asseoir à sa table et d'écrire sous sa dictée une lettre qu'il ira porter ensuite aux habitants de Liège prêts à se révolter une fois encore contre Charles le Téméraire.

Ceci fait, il se tourne vers Robert qui a entendu les conseils contenus dans cette lettre, et lui dit : « Puisque vous m'accompagnez à Péronne, Messire, vous pourrez dire là-bas combien nous aimons la paix. » Le Roi part pour aller rejoindre le Duc de Bourgogne et, un jour plus tard, Fouquet se met en route pour Liège, accompagné de Jeanne qui n'a pas voulu le laisser partir seul.

A Péronne, le léopard et le renard sont de nouveau face à face.

Charles le Téméraire tout d'abord sur la défensive se laisse peu à peu gagner par la bonne grâce joviale du Roi, mais voici que soudain un courrier, dont le Sire de Châteauneuf a réglé l'arrivée, vient

annoncer que Liège s'est soulevée sur l'ordre de Louis XI. Charles, blême de fureur, sort de la salle dont il ferme la porte à clé. Le Roi, qui entend jouer la serrure demeure perplexe. Ses yeux se portent par hasard sur un échiquier et il murmure : « Echec au Roi. »

Le Téméraire est au milieu de ses conseillers dont il sollicite les avis. Châteauneuf s'écrie : « La félonie du Roi mérite la mort. » Mais Robert Cottereau intervient : « Ce n'est pas lui qui a soulevé la ville, ose-t-il dire. Je vous en apporterai la preuve avant ce soir. » Robert sort en toute hâte pour sauter à cheval, mais Châteauneuf s'est précipité au dehors. Il guette son rival dans un couloir du palais et lui donne dans le dos un violent coup de poignard.

Robert s'écroule. Quand il revient à lui, il voit penché sur lui son écuyer qui venait le rejoindre. « Cherche Maître Fouquet, lui ordonne-



Charge de cavalerie à Monlhéry.

t-il, et dis-lui d'apporter en hâte ici la lettre qu'il détient. Il y va de la vie du Roi. »

Mais, pendant ce temps, Châteauneuf est déjà parti. Il galope à toute allure à travers la campagne couverte de neige pour retrouver les hommes à lui qui suivent depuis Paris la voiture de Fouquet. Il les a rejoints, quand il aperçoit l'écuyer de Robert Cottereau. Il s'empare d'une arbalète et le blesse grièvement. Le fidèle serviteur peut, néanmoins, rattraper Fouquet et lui transmettre l'ordre dont il est chargé — puis il tombe mort.

L'orfèvre comprend qu'il ne va pas tarder à être attaqué. Il confie la précieuse lettre à Jeanne et lui ordonne de gagner Péronne à travers bois. Jeanne obéit, la mort dans l'âme. Bientôt, Châteauneuf et ses compagnons ont rejoint Fouquet, qu'ils poignardent. Mais ils fouillent en vain le malheureux et ses bagages. Une mante de femme leur révèle que Jeanne était là. Ils se lancent à sa poursuite.

La jeune fille fuit, ses pieds s'enfoncent dans l'énorme couche de neige, elle tombe, se relève, court essoufflée, mais les poursuivants se rapprochent. Elle va tomber entre leurs mains. Une rivière glacée se trouve tout à coup devant elle. Sans hésiter, elle s'aventure sur cette route incertaine : elle parvient à gagner l'autre rive, et, sem-

blable à un grand oiseau blessé, s'abat sur le blanc linceul. Châteauneuf, à son tour, s'est élancé sur la glace, mais celle-ci se brise. Il est dans l'eau jusqu'aux épaules. Jeanne se relève pour fuir plus loin. Mais, en se retournant, elle aperçoit une bande de loups sortir du bois. Folle de peur, elle veut revenir en arrière, mais elle voit la face cruelle du Sire de Châteauneuf et de ses compagnons, loups plus terribles encore. Alors elle va vers les fauves et tombe à genoux. Les loups se sont approchés ; mais, ô miracle, surpris par l'immobilité de la jeune fille, ils tournent autour d'elle sans lui faire de mal et se couchent à ses pieds.

Châteauneuf et ses hommes traversent la rivière. Mais, devant leur attitude menaçante, les loups redevenus subitement féroces se jettent sur eux. Une terrible bataille s'engage. Châteauneuf est cruellement blessé, plusieurs Bourguignons sont tués. Jeanne, profitant du désarroi, saute sur un cheval et parvient à gagner Péronne, apportant à Robert la lettre du Roi. Le porte-bannière se traîne jusqu'auprès du Téméraire. Celui-ci lit la missive royale : « Mes bons amis, le bruit vient



Soldat Bourguignon

jusqu'à moi que d'aucuns d'entre vous se veulent rebeller contre mon cher cousin Charles. Je vous supplie de n'en rien faire et de me laisser arranger toute chose. Il n'y a rien de plus abominable que la guerre. »

Le Duc de Bourgogne n'a plus aucun prétexte pour mettre à exécution l'effroyable dessein suggéré par Châteauneuf. Sa loyauté de gentilhomme reparait. Mais il profite de la circonstance pour faire signer au roi un traité léonin.

Libre enfin, sauvé par Robert et Jeanne, Louis XI sort du palais ducal au bras de cette dernière. Il se retourne vers Cottereau. Celui-ci fait un mouvement pour suivre celle qu'il aime. Mais Charles le Téméraire le retient. Le jeune homme demeure encore fidèle à son devoir.

Une troisième fois l'abîme s'ouvre sous les pieds des deux amants. Ils sont à présent séparés pour toujours.

TROISIÈME PARTIE

Orpheline maintenant, désespérée, certaine d'ignorer pour jamais le destin de celui qu'elle aime, Jeanne Fouquet s'est retirée à Beauvais chez une de ses parentes.

Soudain, Charles le Téméraire reprend la lutte contre le Roi Louis XI. Il envahit la France, prend Nesles dont il fait massacrer les habitants et s'avance sur Beauvais dont le vignier veut ouvrir les portes, afin d'éviter le pillage.

Mais Jeanne harangue la foule et, brandissant une hache, jure de tuer le premier ennemi qui franchira les remparts.

Son exemple enflamme tous les courages. La population court vers les lices. Le Roi, qui se trouve à Pontoise, donne pendant ce temps l'ordre aux cavaliers de Noyon de se porter au secours de Beauvais.

L'armée du téméraire est devant les murs. Or, par un hasard tragique, celui qui doit commander l'assaut est justement Robert Cottereau.

Ainsi, ignorant l'un et l'autre qu'ils sont aujourd'hui opposés dans cette lutte farouche, les deux amants vont s'affronter en pleine bataille.

Le siège commence. Les troupes du téméraire placent leurs échelles et tâchent d'atteindre les créneaux. Les bombardes battent les murs pour ouvrir une brèche. Jeanne se prodigue sur tous les points. Les femmes, les vieillards, les enfants luttent héroïquement, jetant sur les assaillants des pierres, de l'huile bouillante, pendant que les hommes armés d'arcs et de bâtons à feu tirent sur l'ennemi. Jeanne, d'un coup de hache, tue un soldat bourguignon et lui arrache sa bannière qu'il plantait au sommet des remparts. Elle conquiert à cette minute le nom sous lequel dorénavant elle sera connue : Jeanne Hachette.

Ce premier assaut ayant été repoussé, Robert Cottereau s'élance avec les renforts et parvient à enlever les faubourgs de la ville. Châteauneuf est en avant se battant furieusement. Soudain, parmi les combattants, il reconnaît Jeanne Fouquet et un sourire mauvais plisse sa bouche.

Débordés, accablés par le nombre, les héroïques défenseurs de cette partie de la ville se réfugient avec Jeanne dans une tour avancée.

A ce moment, Châteauneuf dit à Cottereau qui arrive tout chaud du combat « Je vous cède l'honneur de briser cette dernière résistance ».

Robert le remercie, ordonne d'enfoncer la porte de la tour. Comme les défenseurs sont montés à l'étage supérieur, le porte-bannière fait apporter de la paille et des fagots qu'on enflamme, afin d'enfumer les malheureux. A moitié étouffés, ceux-ci redescendent et sont tués au fur et à mesure. Jeanne, elle, est montée plus haut encore ; elle ramasse un arc et, par une meurtrière, tue d'une flèche un homme d'armes qui se trouve à côté de Cottereau qu'elle ne peut reconnaître. Furieux, Robert tire son épée et s'élance à travers la fumée pour tuer l'archer invisible.

Jeanne saisit une hache et frappe de toutes ses forces sur cet ennemi inconnu qui paraît couvert par son bouclier. Robert, à son tour, frappe. Jeanne chancelle et tombe, blessée au front. A ce moment, se découvrant pour achever son adversaire, le bourguignon reconnaît celle qu'il n'a pas cessé d'aimer.

Fou de douleur, il serre dans ses bras la jeune fille évanouie et l'emporte vers le sommet de la tour.

Mais Châteauneuf l'a rejoint. « Cette femme est la prisonnière du

Duc, s'écrie-t-il ! En la sauvant, vous trahissez. »

Robert, comprenant la fourberie de son rival, s'élance sur Châteauneuf. Les deux hommes se battent avec fureur. Enfin, Cottereau, saisissant son adversaire à la gorge, réussit à le jeter par-dessus les créneaux. Le malheureux en tournoyant vient s'écraser sur le sol, juste devant le Téméraire.

Celui-ci se précipite pour venger son compagnon, au moment où Robert sort de la tour, portant Jeanne dans ses bras. Le Duc lève sa masse d'armes, mais Cottereau s'agenouille et lui tend son épée. Dans une rapide vision, le Duc revoit le dévouement du chevalier à Monthléry et laisse retomber son bras.

Mais les quinze cents chevaliers de Noyon entrent dans Beauvais, les Bourguignons sont repoussés, et Charles le Téméraire est entraîné dans la déroute de son armée.

Il se voit contraint de lever le siège, cependant que Robert devenu définitivement français demeure dans la ville avec celle qui sera bientôt sa femme.

La résistance de Beauvais sauva la France.

Plus tard, Charles le Téméraire, aveuglé par son orgueil et son ambition, devait briser sa puissance sur les piques de Suisses à Morat, puis périr, dernier grand loup, sous les murs de Nancy.

Les féodaux étaient vaincus. La Bourgogne allait bientôt être réunie à la France, comme Robert le Bourguignon venait d'unir sa destinée à celle de Jeanne la Française.

L'unité nationale était dès à présent assurée.



Un Loup

